

# Journal d'une survivante

29.03.2010

## Pourquoi un journal ?



Le 13 juin 2009, j'apprenais officiellement que j'étais atteinte d'un cancer. Le 12 mars 2010, j'apprenais officiellement que je n'étais plus malade. Il serait de bon ton que je me réjouisse. Mais on ne guérit pas d'un cancer. On entre en rémission, on découvre une nouvelle vie, on devient quelqu'un d'autre. Je suis devenue une survivante.

Déjà, j'oublie la torture des chimiothérapies. Déjà, je perds le souvenir de la douleur. Déjà, j'oublie parfois que je ne peux plus penser au futur. Pour ne pas oublier, je dois écrire. Pour faire face à l'inconnu qui m'attend, je dois écrire.

Comment vais-je faire pour retourner travailler ? Comment ai-je enduré les moments les plus difficiles de ces derniers mois ? Comment toute ma vie passée s'est-elle trouvée bouleversée ? Comment réagir face à tous ces gens qui disent sans cesse "plus tard" ? Comment vivre, tout simplement vivre ? J'écrirai tout cela.

Je raconterai la maladie, les souvenirs heureux, les instants de terreur, les effets secondaires dus aux traitements et qui apparaissent encore. Je raconterai les doutes, les joies, les soins, je raconterai la vie quotidienne d'une rescapée. Je raconterai tout cela en espérant trouver un moyen de vivre avec, ou malgré, cette nouvelle obsession : la récurrence.

31.03.2010

## Polynévrite, qu'il a dit

Ça a commencé à peu près un mois après la dernière chimio. Des picotements, des sensations bizarres. Sous la plante des pieds et au bout des doigts. Un peu comme des fourmis, vous savez, quand vous avez un membre engourdi. Eh bien c'était comme ça.

Lors de chaque questionnaire de santé précédant les cures de chimio, les infirmiers me demandaient si je n'éprouvais pas de picotements aux mains et aux pieds. Donc, j'ai fait le lien aussitôt. Mais j'étais étonnée de voir ces symptômes apparaître si tard.

Et puis ça s'est amplifié, peu à peu. Cela fait un peu plus d'un mois maintenant que cette gêne est apparue. Je ne sais pas quand elle va cesser de s'accroître. Maintenant, je marche difficilement, j'ai du mal à saisir les tout petits objets, j'évite de tendre le bras pour attraper quelque chose. Si je déplie complètement le bras, je sens des décharges électriques parcourir l'avant-bras, jusqu'au coude. Jour après jour, ça "monte". Pareil pour les jambes. Les picotements se sont transformés en sensation de brûlure : il me semble que je marche sur des aiguilles chauffées à blanc.

Je suis allée voir mon médecin traitant, le docteur S., pour qu'il prolonge mon arrêt de travail, et j'en ai profité pour lui parler de ce phénomène.

– C'est quoi ce truc ?

– Oh c'est très courant : une polynévrite. C'est les produits des chimios qui font ça.

– Ah ben oui, j'avais compris... La crabologue m'a dit qu'on ne pouvait rien y faire, qu'il fallait que j'attende que ça passe tout seul ?

– Vouï, c'est ça. Dites-vous que c'est provisoire...

– Et je vais en avoir d'autres, des surprises comme ça, qui apparaissent alors que je ne suis plus aucun traitement ?

– Non, ça m'étonnerait : votre dernière chimio date de plus de deux mois !

Donc voilà, il a dit que c'était une polynévrite. Il y a des gens qui n'en ont pas, d'autres chez qui ça arrive dès le début des traitements. C'est ça, le cancer : chaque patient présente des réactions différentes. En durée, en intensité. On ne sait pas quand ça va passer, ces histoires de polynévrite. On ne sait pas si ça va encore empirer, on ne sait rien, jamais rien, comme toujours.

En cherchant sur le net, j'ai trouvé des témoignages de gens que le traitement contre le cancer avait cloués dans un fauteuil roulant. La polynévrite avait évolué jusqu'à devenir invalidante. Et incurable. C'est une maladie, que l'on ne sait pas vraiment soigner, et dont les médecins estiment qu'il s'agit du "prix à payer" pour avoir eu la vie sauve... Bien sûr, je n'en suis pas là, je ne suis pas handicapée, juste gênée, ce n'est même pas insupportable.

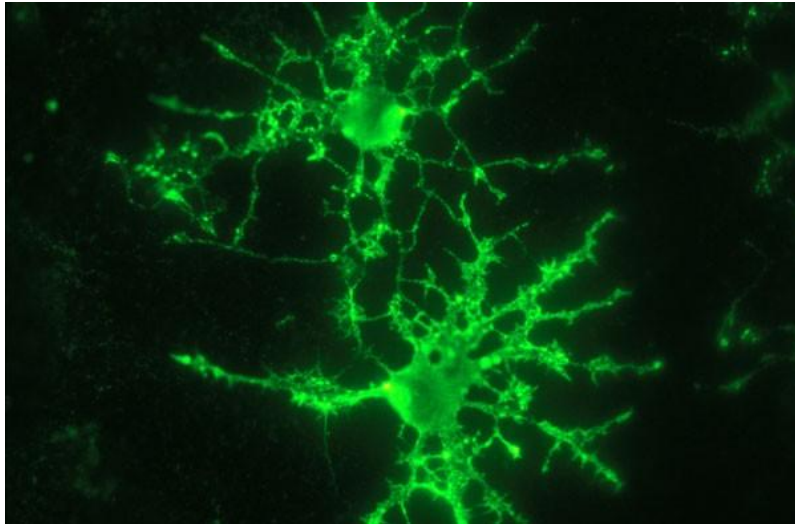
Avec un peu de chance, ce problème aura disparu quand je ferai une rechute. Si ça se trouve, dans quelques mois, je serai vraiment en bonne santé, comme avant.

Comme toujours également, il est bien difficile de trouver sur le web un article à la fois sérieux et accessible traitant du sujet. À défaut de mieux, j'ai repéré celui-ci, qui décrit assez bien ce qui m'arrive :

<http://www.vulgaris-medical.com/encyclopedie/polynevrite-...>

Voilà : c'est la myéline qui fout le camp. Je ne suis demandée si mes neurones, dans mon cerveau, allaient être atteints. Mais me voilà rassurée : mon fiston, catégorique, m'a assurée que dans Dr House, ils faisaient toujours un traitement séparé pour le cerveau, parce que les médicaments touchant le système nerveux n'arrivaient pas à franchir la barrière des méninges. Je me sens mieux, tiens !

Et voici la photo du jour, piquée sur le site de l'Inserm (<http://www.inserm.fr/de-a-a-z/myeline>). Elle représente des "Oligodendrocytes à l'origine de la gaine de myéline". C'est souvent très joli, les photos de tout petits machins prises au microscope.



01.04.2010

## T'as qu'à t'bouger !

Le cancer ne m'a jamais fait mal. Les traitements, oui, ça, je les ai sentis passer. Mais la maladie elle-même, non.

Au début, j'étais fatiguée. Juste fatiguée. C'est rien, la fatigue, c'est un truc de feignasse, en fait. Ce sont les flemmards qui sont fatigués, ceux qui s'écoutent vivre, qui n'ont pas de vrais problèmes dans la vie.

Donc j'étais fatiguée, tout le temps. Je croyais que cette fatigue était insurmontable ; je ne savais pas ce qui m'attendait. Parce que maintenant, quand je repense à cette période qui a précédé le diagnostic, je me rends bien compte qu'en fait je grimpais aux rideaux. Et avant cette fatigue ? Je ne sais plus. C'est trop loin.

Le problème, c'est que dès le départ j'ai induit le Dr S. en erreur. Je suis allée le voir en septembre 2008 :

- J'en peux plus !

- Tout va bien dans votre vie ?

- Bof... Mon boulot me pèse. Je suis payée trois francs six sous et je suis sous-utilisée (et franchement les gens avec qui je bosse sont vraiment pas intéressants).

- Ah.

- Ouais et puis en plus ils ont voulu me virer après deux ans de période d'essai en CNE, et depuis je suis au placard.

- Bien. Vous avez déjà eu des épisodes dépressifs auparavant ?

- Bah oui, en fait. J'ai même été soignée en hôpital de jour il y a longtemps, j'avais pas trente ans, et puis j'ai vu un psy pendant trois ans.

- Voilà voilà. Moi je dis que vous souffrez d'un syndrome dépressif conjoncturel. Je vais vous donner huit jours d'arrêt, et puis on va faire une radio des poumons et un bilan sanguin, quand même. Ça fait vingt-deux euros.

Rien sur la radio des poumons, et pas le début du quart d'une once de fer dans les veines. Typiquement féminin, ça. J'ai gobé des comprimés de fer tous les jours. Et j'étais toujours aussi fatiguée ; je l'étais même de plus en plus.

Décembre 2008 : j'arrive au boulot, j'ai mal partout, chaque matin est une torture, chaque réveil une épreuve que je ne veux plus supporter. Un collègue me dit je ne sais plus quoi. J'explose. Je lui saute à la gorge, je vocifère, je glapis, je jette dans son bureau tout ce qui traîne sur le mien et je pars en claquant la porte.

- Docteur, c'est plus possible, je pète les plombs.

- On va vérifier le fer, mais si vous prenez vos comprimés depuis trois mois normalement ça devrait aller. Vous avez juste besoin de repos. Quinze jours d'arrêt.

Cet épisode violent au travail a au moins eu un effet bénéfique que je n'attendais pas. Mon chef a soudain réalisé que je prenais mon boulot à cœur et que la frustration liée au fait que je ne pouvais pas m'engager davantage me devenait franchement insupportable. Et il est devenu sympathique, et même très agréable. En moins d'un mois, j'ai officieusement pris la place du sous-chef. Hélas, je n'ai pas pris son salaire.

Et la fatigue, elle, continuait de croître. Mon fiston voulait que je l'emmène à son club équestre le matin avant de partir travailler : une demi-heure de trajet en plus, une demi-heure de sommeil en moins, c'était trop me demander. Impossible. Je suis devenue une mauvaise mère. Lorsque le soir je m'installais sur le canapé devant la télévision, je m'endormais au bout de quelques minutes, sans rien pouvoir faire contre le sommeil. Je faisais la gueule tout le temps. Le week-end, il était impossible de me sortir de mon lit. L'homme de ma vie était ulcéré.

- T'as vu comment tu nous traites ? On vit avec un zombie !

- J'suis trop fatiguée !

- T'as qu'à te coucher plus tôt !
- Tu sais pas à quelle heure je me couche. Et puis en plus tu ronfles tellement que c'est pas possible de se reposer avec un boucan pareil.
- Alors ça je m'y attendais, tu vois : c'est de ma faute.
- J'ai pas dit ça ; mais si je dis que je suis fatiguée c'est que vraiment c'est vrai.
- Le docteur t'a dit de prendre du fer.
- Ça me fait autant d'effet que des Smarties.
- C'est parce que tu te couches trop tard.

La fatigue, c'est un truc de filles. La déprime, tout ça, avec les règles abondantes, c'est rien que du grand classique. Rien de bien sérieux, juste un film que les gonzesses nous jouent à l'infini depuis la nuit des temps. La fatigue, c'est un mythe féminin. Si t'es pas travailleur manuel, ou même si t'es pas un mec, la fatigue, ça n'existe pas. C'est comme la migraine : un prétexte pour ne rien foutre.

Quand je suis arrivée aux urgences de Montauban en juin 2009, pissant le sang, le médecin a lourdement insisté après m'avoir examinée :

- Dites-moi, Madame, vous ne vous êtes pas sentie fatiguée ces derniers temps ?
- Si vous saviez !
- Fatiguée comment ? Très ?
- Épuisée.
- Je vois.

Le cancer, ça commence comme ça. C'est même souvent le seul symptôme. Après, c'est que le crabe est vraiment devenu méchant. Mais au début, quand il te ronge en silence, tranquillement, invisible mais appliqué, tu ne sens rien. Beaucoup de gens perdent l'appétit et mangent moins, ils perdent du poids. Mais moi j'ai toujours eu un appétit d'oiseau, je n'aime pas manger, ça me saoule, c'est une perte de temps. Alors je n'ai pas maigri.

Et pendant des mois, je n'ai été qu'une feignasse qui ne voulait pas se bouger.

Sur le site de la Fédération nationale des centres de lutte contre le cancer (<http://www.fnclcc.fr/>), j'ai trouvé cet article sur la fatigue : [http://www.fnclcc.fr/fr/patients/dico/definition.php?id\\_d...](http://www.fnclcc.fr/fr/patients/dico/definition.php?id_d...) C'est un vrai symptôme. Mais cela ne change rien : quand tu es fatiguée, tu nous fais des coquetteries ; en revanche, si tu es asthénique, là, peut-être bien que tu es malade pour de vrai.



La photo du jour n'est franchement pas terrible ; c'est tout ce que j'ai trouvé. Elle vient du site [guerir.org](http://www.guerir.org/) (<http://www.guerir.org/>), et illustre un article qui traite lui aussi du sujet de la fatigue liée au cancer, intitulé "L'anémie et ses symptômes sont souvent associés au cancer" (<http://www.guerir.org/magazine/lanemie-et-ses-symptomes-s...>).

05.04.2010

## Bien fait pour toi

Après la peur, terrible et persistante, après la douleur, tenace et anéantissante, c'est le sentiment qui m'a le plus taraudée, et qui persiste encore : la culpabilité.

Et pourtant, si la peur est parfaitement concevable, si la douleur est bien réelle, la culpabilité est indubitablement une monumentale connerie. Il y avait le fait que je me sentais coupable, responsable de ce qui m'arrivait, et il y avait ce que je croyais lire dans le regard des autres : "C'est bien fait pour toi". Les deux aussi injustifiés l'un que l'autre, probablement.

À bien y réfléchir, d'ailleurs, cette culpabilité apparut la première, dès l'annonce du diagnostic. C'est qu'avec mon paquet de Gauloises sans filtres par jour, hein, que voulais-tu qu'il arrivât ?

Voilà : on me l'avait toujours dit que je choperais un cancer si je continuais à fumer. Donc je n'ai eu que ce que je méritais. Pire : en l'espace de quelques semaines, j'avais subi des examens sanguins, on m'avait fait une radio, j'avais déboulé aux urgences trois fois, je m'étais soumise à une échographie, puis à une IRM... Tout cela coûtait cher, horriblement cher, des dizaines de personnes se précipitaient, s'affairaient pour me soulager. Alors que moi je n'avais RIEN fait pour ne pas être malade.

C'était de ma faute.

Instantanément, j'ai réduit ma consommation de tabac. Cela n'a duré que quelques jours. J'ai essayé de fumer "raisonnablement". Et puis j'ai abandonné. Malade, brisée, tordue de douleur, exténuée, j'ai allumé les cigarettes l'une après l'autre, sans m'en apercevoir vraiment, mais avec à chaque coup de pouce sur la molette du briquet un sentiment de malaise qui très rapidement devint une obsession. Je m'accusais d'avoir provoqué ma maladie et je fumais de plus en plus. J'étais sûre de mourir bientôt et mon cendrier se remplissait à vue d'œil.

En fait, oui, je fumais chaque cigarette comme si elle était la dernière. Et je continue encore aujourd'hui.

Au début, personne ne m'a parlé de mon tabagisme. Quand j'apprenais aux gens que j'étais atteinte d'un cancer, ils tentaient tous de m'encourager, plus ou moins habilement. Moi j'attendais qu'ils me disent : "Remarque, avec ce que tu fumes !" ; ils ne le dirent jamais, sauf une fois. Je guettais leur regard se posant sur la cigarette que je tenais éternellement entre les doigts, mais jamais leur regard ne se dirigea vers mon mégot. Dans ma tête, en revanche, les reproches que j'attendais d'eux couvraient le son de leur voix embarrassée.

Je continuais de fumer, je fumais même plus qu'avant, je haïssais cette cigarette qui m'avait tuée, et j'attendais ardemment qu'enfin quelqu'un me dise : "Tu fumes ! Tu es coupable !"

Dès la deuxième cure de chimio, je voulus acheter un ordinateur portable pour tromper l'ennui qui rendait si tristes mes séjours à l'hôpital. Encore vive, encore libre de pratiquement tous mes mouvements, je déambulais avec aisance, je montais et descendais les escaliers comme n'importe qui, et l'inactivité me pesait. Saisie par l'impatience, j'appelais alors l'une de mes connaissances qui travaille dans le domaine informatique.

– Allo LP ? Dis-moi, tu peux m'avoir un portable pour un bon prix ? Et puis il faudrait que tu me transfères tout le contenu du G5 dessus, et que tu m'installes une connexion 3G.

– Y'a pas de problème, je te commande un MacBook Pro, tu l'as dans moins d'une semaine.

– Nickel. Prends-moi une souris, aussi, parce que je ne vais pas très bien et je ne fais pas tout ce que je veux avec mes doigts. Commande aussi un clavier. Et un sac pour mettre tout ça.

– Comment ça tu vas pas bien ?

– Bah en fait, là, je t'appelle depuis Claudius-Régaud.

– Tu es là-bas ?

– Ouais. Et j'y retourne toutes les trois semaines, j'y reste quatre jours à chaque fois et j'ai pas Internet, ça m'énerve.

– Ah ouais, d'accord. Ça, c'est le tabac.

Gros con.

Enfin quelqu'un en parlait, et quoi ? Rien qu'une couche de malheur supplémentaire. Voilà que ce type balançait dans mon téléphone ce qui me hantait au plus haut point. Un moins hypocrite que les autres, et tellement plus cruel. À quoi ça servait de dire ça ? Il croyait que je n'y pensais pas, peut-être ? Lui et moi savions si bien qu'il avait raison. Pourquoi dire ça ?

Quand j'ai reçu mon portable, il a passé une après-midi à la maison pour transférer le contenu du disque dur de mon ordinateur de bureau, et je suis allée fumer, plusieurs fois, en cachette.

Pendant la troisième cure de chimio, alors que les médicaments commençaient à me rendre vraiment très malade et que je m'obstinais à descendre dans la rue pour griller ma Gauloise, je n'y tins plus. J'allumais mes cigarettes pour les écraser après deux bouffées, écoeuvée, tremblant de fatigue, le sang

martelant dans ma tête. Dès que je fus remontée dans ma chambre, je demandai à rencontrer le psy de l'étage, qui me reçut l'après-midi même.

– Alors voilà, je fume toujours, j'arrive pas à arrêter et ça me mine.

– Vous fumez beaucoup ?

– Avant d'être malade j'en étais à un paquet par jour ; maintenant, je jette les cigarettes dès que je les ai allumées, mais je fume quand même.

– Et c'est quoi qui vous gêne ?

– Bah je me dis sans arrêt que c'est de ma faute si j'ai un cancer, ça tourne sans cesse, c'est invivable.

Le psy regarde l'écran de son ordinateur, il clique, il molette en opinant du chef.

– Et pourquoi vous pensez ça ? – ...

J'essaie de calmer mes neurones et de faire le tri parmi toutes les petites voix qui haussent le ton pour se dominer mutuellement dans mon cerveau affolé.

– Mon père est mort d'un cancer. Il fumait beaucoup, plus que moi. Il fumait même en mangeant.

– Il avait quoi, comme cancer ?

– Je sais pas. Je n'avais déjà plus vraiment de liens avec ma famille.

– Moué.

Et puis il a haussé les épaules, lâchant la souris de son ordinateur et se calant dans son fauteuil.

– C'est pas que je veuille vous encourager à fumer, notez bien. Tout le monde dit que c'est mauvais, le tabac.

– ???

– Il faudra que vous trouviez une solution pour vous arrêter,

– J'n'y arrive pas !

– et donc je disais que pour l'instant c'est peut-être pas le plus important. Vous avez le temps.

– Le temps...

C'est la dernière chose que je m'attendais à entendre. J'avais le temps : autre obsession. Combien de temps me reste-t-il à vivre ? Combien de semaines ? Je sais avec certitude que je vais mourir, et je me prépare à entendre le psy m'expliquer que de toute façon je vais crever, alors c'est pas la peine de me prendre la tête avec ces histoires de clopes. Mais non, il ne dit pas ça.



- D'abord il faut vous soigner, et vous ne pouvez pas tout faire en même temps.
- Oui mais il faut quand même que j'y pense, répondai-je d'une petite voix.
- Bien sûr. Mais il faut arrêter de vous rendre coupable. Il y a plein de raisons pour lesquelles un cancer se développe. Le tabac est un facteur parmi des tas d'autres facteurs. Et dans votre cas, ce que vous avez, vous, ce n'est pas à cause du tabac.
- Ah bon. On sait à cause de quoi ?
- Non, on sait pas.
- On sait pas ?
- On sait pas. Voici ma carte, si vous voulez me revoir. Je suis là tous les jours.

Je suis retournée dans ma chambre sans très bien savoir à quoi je pensais. J'ai attendu le soir pour redescendre fumer. Sur le trottoir, il y avait quelques patients, des ambulanciers attendant leur malade à transporter, des infirmières aussi. Personne ne regardait la cigarette de personne.

Quelques mois plus tard, je suis allée voir mon médecin traitant. Avec lui, j'avais un allié de taille. Dès notre première rencontre, il a voulu qu'on parle de mon tabagisme. C'est un anti-clopes forcené, le Dr S.

- Alors voilà, je fume toujours, j'arrive pas à arrêter et ça me mine.
- Avec tout ce qui vous tombe dessus, la cigarette vous aide à tenir.
- Oui je sais que je ne peux pas tout faire en même temps, mais maintenant que le traitement semble être efficace, il faut que je pense à arrêter.
- Si vous voulez, mais il n'y a pas urgence. Il faudra que vous soyez en forme, et maintenant c'est trop tôt.
- Alors qu'est-ce que je fais ?
- Vous voyez quand vous vous sentez prête. Je vais vous prescrire du Champix, mais n'allez pas l'acheter maintenant. C'est juste pour que vous ayez l'ordonnance quand vous en aurez besoin.
- Merci docteur.

Je n'ai toujours pas pris ma décision. Je fume aujourd'hui plus d'un paquet et demi par jour. Je n'ai pas de projets, je suis assise dans mon bureau du réveil au coucher, devant mon ordinateur. J'essaie de m'occuper, et je fume, je fume.

Je ne me sens plus coupable. Je me sens mal en regardant les paquets vides, froissés, qui s'accumulent devant mon écran. C'est un malaise auquel je ne veux toujours pas mettre un terme. Je pense que maintenant l'ordonnance du Dr S. n'est plus valable, il faudra que je retourne le voir pour qu'il m'en fasse une autre. Lui et le psy m'ont dit d'attendre le bon moment. Mais le bon moment n'arrive jamais.

Aujourd'hui, il n'y a pas de lien, ni de photo. Je ne trouve que des images ou des articles traitant du cancer du poumon. Rien à voir avec mon sujet.

12.04.2010

## Effets secondaires

J'ai commencé la septième (et dernière) cure de chimio voici déjà presque trois mois. En réalité, je ne l'ai pas achevée. Je suis sortie de l'hôpital alors que j'aurais dû recevoir deux perfusions supplémentaires, que j'ai refusées. Je n'en pouvais plus. Je ne voulais plus que l'on déverse tout ce poison dans mes veines.

J'étais terriblement malade, je n'avais plus aucune force, j'étais à bout, et je croyais dur comme fer qu'un mois plus tard je me sentirais beaucoup mieux. Je devais passer des examens de contrôle quelques semaines plus tard, et sachant que j'étais en arrêt de travail jusqu'à fin mars, j'étais convaincue que, dans la mesure où les examens se révéleraient encourageants, j'aurais même le temps de prendre un peu de bon temps avant de retourner bosser début avril.

Parce que je n'imaginai pas une seconde qu'aujourd'hui je me sentirais encore si mal.

Je suis guérie. Autour de moi, l'on se réjouit. L'on me trouve bonne mine, et mes interlocuteurs au téléphone affirment que j'ai une "bonne voix". Tout le monde est heureux. Bien sûr, je suis encore un peu patraque, mais de quoi je me plains, franchement ?

Hein ? De quoi, vraiment ?

Je me plains tout le temps. À commencer par cette [polynévrite](#) que j'avais déjà évoquée dans ce blog. Elle évolue, de jour en jour, et désormais j'ai deux pierres à la place des mains. Deux masses douloureuses et gourdes. Les pieds, ça va à peu près. Je marche comme une vieille, je déambule sur des braises, mais après quelques dizaines de mètres mes pieds sont comme engourdis, et je finis par ne plus sentir grand chose. Mais les mains... Impossible de faire la cuisine, de me sécher avec une serviette après m'être lavé les mains. Impossible de saisir un petit objet, d'attacher un bouton. Le bord des touches de mon clavier me paraît glacial, tranchant comme une lame de rasoir. L'autre soir, j'ai examiné mes doigts avec une loupe, convaincue de m'être coupée avec une feuille de papier : la douleur était si vive. Aucune coupure ne s'est révélée à l'examen. Rien. Mes nerfs me communiquent de fausses informations, et moi j'éprouve de vraies douleurs.

La psy de l'homme de ma vie, qui officie à l'institut Claudius-Régaud (où j'ai été soignée), a promis de parler de moi à un médecin spécialisé dans le traitement de la douleur. Je dois l'appeler dans quelques jours. Parce que cette nouvelle maladie que je dois aux médicaments qui m'ont sauvé la vie, elle ne se soigne pas. Je peux juste espérer — peut-être — que des médicaments estomperont la douleur. Pour le reste, il faut simplement attendre que mon organisme ait éliminé le produit qui continue de provoquer tant de ravages. Trois mois.

Mais il y a plus sournois, plus fugace mais plus invalidant encore que la polynévrite. La fatigue, encore elle.

La fatigue avait annoncé la maladie. Elle était pesante, mais tant que l'on ignorait de quelle menace elle était la messagère, elle se laissait oublier le temps d'une journée de travail. Puis, exacerbée, elle avait accompagné les traitements, atteignant des points culminants quelques jours après les cures de chimio pour décroître progressivement, me laissant même parfois quelques belles journées avant de retourner à l'hôpital. Devenue insoutenable, elle m'a poussée à réclamer l'arrêt des soins ; il est vrai qu'elle accompagnait une foule d'autres symptômes dont l'accumulation m'était devenue intolérable. La fatigue, je savais, je croyais savoir qu'elle disparaîtrait enfin, définitivement, au bout de quelques semaines.

Mais elle est toujours là, m'accablant sans relâche, presque trois mois après la dernière perfusion. J'ignore quand je pourrai m'en défaire.

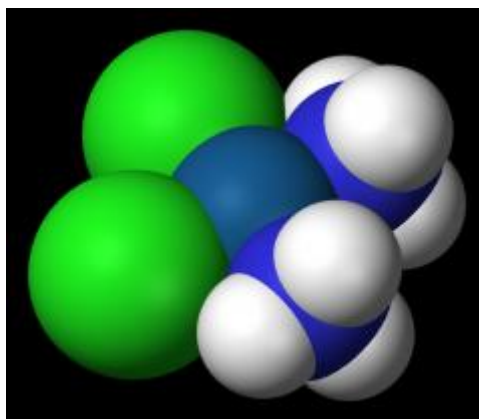
Les nausées, la sensation d'être empoisonnée, les palpitations cardiaques, toutes ces terribles sensations ont disparu depuis longtemps déjà. Mais la fatigue, coriace, résiste au temps. Et moi je ne lui résiste pas.

Elle se manifeste malgré mes très longues nuits, malgré mon inactivité forcée. Au bout de quelques heures de veille, elle s'empare de moi et m'entraîne sans que je puisse lutter contre elle. Depuis l'annonce de la maladie, elle est toujours là, plus ou moins intense, mais toujours aussi implacable.

Elle se manifeste désormais par des sensations de vertige, la tête qui tourne, une sourde angoisse qui m'étreint alors qu'il me semble que je tombe, que je glisse sans fin. Une chute interminable : c'est ainsi que je décrirais ce que je ressens lorsque la fatigue s'annonce, toujours impromptue, toujours irrésistible. Rester éveillée, c'est une véritable lutte dont je sors souvent battue. Combien de fois me suis-je réveillée, assise à mon bureau, sans m'être rendu compte que je m'étais endormie ?

Retourner travailler, dans ces conditions, me semble bien difficile. Pourtant, mon cerveau fonctionne bien, à nouveau. Je suis emplie d'envies. C'est vrai, j'ai une "bonne voix", la voix de quelqu'un qui n'a pas très bon caractère, la mienne, celle que j'avais probablement avant tout ça. Je déborde d'énergie. Mais je n'ai pas retrouvé mes forces. Me voilà freinée par... par quoi, en fait ?

Le lien du jour, bien sûr, évoque la question qui me taraude de plus en plus : le retour à l'emploi. Lisez cette page très intéressante sur le site de l'institut Curie, intitulée fort à propos... [Retour à l'emploi après le cancer : entre épreuve et opportunité](#)



Quant à l'image du jour, c'est un très bel objet, comme savent en représenter les logiciels d'imagerie scientifique. Ce joli jouet dodu et coloré, c'est une molécule du Cisplatine, ce médicament qui soigne tant de cancers... et qui produit tant de terribles effets secondaires.

18.04.2010

## Plus jamais

Le protocole de départ avait prévu que je suivrais six cures de chimio. Je l'ai respecté (presque) sans broncher. Ce fut relativement facile jusqu'à la troisième cure, puis cela devint de plus en plus pénible. Jusqu'à l'insupportable.

Après la sixième cure, je ne savais pas ce qui allait advenir de moi : les examens de contrôle allaient permettre aux médecins de décider. Poursuite des chimios ? Séances de rayons ? Opération chirurgicale ? Rien ? Je n'avais aucune idée des différentes options qui pourraient m'être proposées, et lorsque je m'enquerais de la suite possible des événements, je me heurtais invariablement à un mutisme solide. Au mieux, on me répondait qu'on ne pouvait pas me répondre. "On peut rien dire avant les examens". Bon.

En tout cas, il était certain que quelque chose serait décidé. Je ne savais pas quoi. Les médecins font comme si l'attente et l'incertitude ne constituaient pas une torture supplémentaire venant s'ajouter au supplice des soins.

La cinquième cure ne s'était pas très bien passée, et je suis arrivée au terme de la sixième harassée. J'étais au bout du bout de mes forces. Je répétais que c'était terminé, que quoi qu'il arrive je ne voulais plus jamais retourner dans cet hôpital, que c'était trop difficile, douloureux, terrible. Jamais. Autour de moi, l'on prenait l'air compassé. Mais oui on sait que c'est dur. Allez allez repose-toi et arrête de dire des conneries. Il faut ce qu'il faut, que veux-tu.

Et puis il y a eu le fameux examen, et dix jours, ouais, dix jours pour en connaître le résultat. La crabologue, la grande et grise docteur G., m'a reçue dans son bureau, toujours aussi inexpressive, étanche. Elle la longuement tripatouillé son ordinateur avant de me demander comment je me sentais. Mal, tellement mal. Et puis elle a cliqué un peu partout, c'était long, si long. Et puis elle a fini par lâcher que les examens étaient bons, et même très bons. Mais.

Mais si on regardait bien bien bien on voyait quand même un vague truc, pas beaucoup mais quand même, en regardant vachement bien et avec beaucoup d'imagination on avait l'impression qu'il y avait quelque chose, peut-être, du côté du foie. Alors par mesure de précaution et puisque tout va bien on va faire trois cures de chimio supplémentaires. C'est d'accord ?

Je me souviens avoir longuement fermé les yeux pour encaisser cette annonce.

– Franchement, vous n'êtes pas obligée, c'est juste par sécurité, a répété le dr G.

– Et puis si ça se trouve ça servira à rien, a-t-elle poursuivi.

Moi je savais que je ne voulais jamais, jamais jamais y retourner. Mais il faut être raisonnable. On sait que c'est dur, tout le monde sait que c'est dur, tout le monde le répète, c'est dur mais il faut ce qu'il faut que veux-tu. Après tout, une cure, c'est jamais que trois jours, trois cures c'est jamais que trois mois. Il faut être raisonnable, responsable, arrêter de faire chier le monde qui te sauve la vie, quand

même, ho, viens pas faire ta douillette. Allez, le dr G. a dit trois cures de plus, vas-y, sinon après faudra pas venir te plaindre.

C'est d'accord.

C'est moi qui décide, il faut bien que je comprenne ça. C'est moi qui décide mais ai-je le choix ? Non ? Si ? Ah.

Je n'ai même pas supporté la totalité de la septième cure. Je suis partie dès que l'on m'a retiré la perf de Cisplatine. Je sentais avec la plus grande des certitudes que désormais, ces produits me tuaient plus sûrement qu'ils me soignaient. J'ai supplié qu'on me libère, des tas de médecins sont venus me voir, toutes les infirmières et tous les infirmiers de l'étage ont défilé devant mon lit où je grelottais en pleurant : "Ben alors ça va pas fort aujourd'hui ?" Et puis on m'a laissé partir. Le dr. G, la longue et sombre crabologue a concédé que si je n'en pouvais plus c'était à moi de voir. Qu'en fait ça ne changerait rien au diagnostic final. Elle m'a libérée et je suis rentrée chez moi en rampant.

Autour de moi, l'on cachait mal derrière les airs compassés que l'on pensait que je n'étais pas très raisonnable. Ça fait beaucoup de "que", je sais, si ma façon d'écrire te plaît pas tu prends ma place, OK ?

Même moi je pensais QUE je n'avais peut-être pas été vraiment responsable. J'avais enfin la paix, j'en avais enfin terminé avec ces horribles chimios, advienne que pourra, soit, mais quand même.

Le tout dernier examen de contrôle, le très précis avec produits de contraste et trucs radioactifs, le gros examen qui coûte très cher a confirmé que je ne présentais plus aucune "anomalie". Même le foie était tout beau. Comme quoi six cures ça suffisait bien. Elle était toujours aussi creuse, inexpressive et grise, la dr G. Et puis elle était rassurée par le fait que j'avais quand même reçu une septième perfusion de Cisplatine, ça c'était toujours ça de pris, au moins on avait assuré nos arrières. Et après, on fait quoi, j'ai demandé. On fait rien, on récupère et on retourne travailler quand on veut. Voilà, c'est fini, comme ça, au revoir.

\*\*\*\*\*

Jeudi, j'ai accompagné l'homme de ma vie à la clinique de L'Union. Il va se faire opérer, pour la deuxième fois en un an. L'année dernière au mois d'avril, il est tombé de son camion et deux tendons se sont arrachés de son épaule. Il avait le bras droit qui pendait, il a fallu l'opérer. Il est allé voir un grand spécialiste à L'Union, un chirurgien qui ne s'occupe que des bras et des mains. Un crack dans son genre. Au mois de juin, les tendons étaient raccrochés ; six mois de kiné à tout casser, et tu vas voir mon bonhomme, tu marcheras sur les mains après ça.

Mais ça ne s'est pas passé comme ça du tout. Après d'innombrables examens (et après qu'il s'est entendu dire qu'il y mettait un tout petit peu de mauvaise volonté – c'est plein de "qu'il" et tu sais ce que je vais te dire, alors arrête), l'homme a appris que finalement un nerf était comprimé : les instructions ne circulaient pas correctement, le courant était trop faible, ça se voyait bien sur le petit dessin, là, regarde, alors on va réopérer pour ménager un peu de place autour du nerf.

Facile.

Jeudi, l'homme était vert de peur, et moi j'étais pressée qu'il entre dans la salle d'opération. Qu'enfin il en finisse avec la douleur (parce que le nerf ne transmet pas les ordres, mais il fait très mal, le con), et même qu'il retrouve l'usage de son bras.

Hier, j'ai retrouvé l'homme et sa petite valise sur le parking de la clinique. Le bras en écharpe dans une attelle toute neuve. La mine grise, mais c'est normal, il a été opéré la veille au soir, mets-toi à sa place, ou au moins essaie, quoi.

Dans la voiture, il m'a expliqué que ça s'était mal passé. Le chirurgien n'a pas pu atteindre le nerf. Il a appelé son collègue à la rescousse. L'intervention devait durer trente minutes tout au plus ; elle a duré deux heures. Les deux champions du bras ont décollé des adhérences autour des tendons, ont essayé de choper le nerf sous le muscle (mais c'est que vous avez les muscles très fibreux), mais tiens, rien à faire. Si tu as tout bien compris, toi lecteur qui es resté jusqu'ici, c'est exactement ça : un coup pour rien.

Le chirurgien a dit : la prochaine fois, on ouvrira par l'autre côté. Et l'homme a répondu : ça m'étonnerait qu'il y ait une prochaine fois. Ça fait trop mal.

Et moi j'ai pensé qu'il fallait ne rien dire. Il n'est pas très raisonnable, je trouve. On en reparlera plus tard.

Aujourd'hui, pas de photo et pas de lien. J'ai pas la patience de chercher ça.

**21.04.2010**

## Omerta (ou pas)

À part mon père, qui est mort à l'hôpital en décembre 1990, je n'ai jamais connu personne qui avait été atteint d'un cancer. Il y a bien eu ma grand-mère, qui a eu un cancer du sein alors qu'elle était déjà très vieille. Mais chez les vieux, c'est pas pareil. C'est l'âge. Ma grand-mère a été opérée et elle a vécu encore pendant plusieurs années avant de passer à 90 ans. Et puis il y a eu sa sœur, aussi, Tata Raymonde, qui a eu un cancer, mais moi j'étais petite. J'étais tombée en patins à roulettes sur le parking derrière le pavillon de ma grand-mère, j'avais super mal au pied, le facteur a sonné et ma grand-mère a dit : "Un télégramme, tu vas voir que c'est ma sœur qu'est morte". Bingo. Elle a beaucoup pleuré et moi j'étais reléguée à l'arrière-plan avec mon pied qui me faisait mal, et déjà je savais qu'il valait mieux que j'évite de la ramener.

Mais j'ai boîté pendant des années.

Sinon j'ai jamais connu de cancéreux. Je savais quand même que c'était une longue et douloureuse maladie. Je savais quand même qu'on en mourait, et pour cause. Je savais que quand on me disait "Machin il a le cancer", il fallait prendre l'air tout triste et dire dans un souffle "Oh merde alors".

Et puis je savais aussi que les cas de guérison totale étaient de plus en plus nombreux, grâce aux écrans de pub à la télé qui nous demandaient de donner, comme quoi ça servait à quelque chose puisque "La recherche avance". Alors si maintenant on guérit c'est une maladie comme une autre, fume tout ce que tu veux ma cocotte, tu seras juste malade.

Quand mon collègue qui était encore mon chef m'a dit que sa femme avait un cancer, j'ai pris la mine de circonstance et j'ai dit ce qu'on attendait de moi : "Oh merde alors".

Et quand on m'a dit à moi que c'était mon tour, quand le toubib m'a dit que surtout fallait pas que fasse comme si tout roulait, que j'allais passer par un syndrome dépressif, que j'étais pas seule, qu'il y avait des gens dont le métier était de m'aider, tout ça, il m'a sérieusement cassé les pieds. Je savais déjà tout ce qu'il me racontait, ça va je suis pas idiote, je regarde la télé, je sais, JE SAIS.

Maintenant, tu vois, heureusement qu'au début on croit savoir mais qu'on ne sait pas. Quand le cancer reviendra, maintenant que je sais pour de vrai, je ne réagirai pas de la même manière. Je ne retournerai pas à l'hôpital, je ne referai pas de chimio, je ne supporterai pas tout ça une nouvelle fois. Plutôt crever. Vraiment.

Et puis maintenant je sais aussi que des cancéreux, j'en connais plein. Mon voisin, le père Mespoulet, il a la prostate. Mais lui ce fumier il a presque rien senti. On lui a mis des trucs radioactifs, c'est passé sans qu'il sente rien, maintenant il pisse droit et il a même recommencé à faire du vélo la semaine dernière. Dans la rue Cassessole, il y a la mère je sais plus qui, celle qui a un berger allemand qui s'appelle Sam, eh bien elle a été opérée pour une tumeur à l'utérus, je crois. Et puis après plus rien, même pas de rayons, elle a pas loin de 70 ans et elle trotte jusqu'à Canals avec son chien, ça fait six kilomètres aller-retour, elle a même pas eu le temps d'avoir ni peur ni mal ni rien. Et puis Edwige, qui m'a donné mon chat l'année dernière, elle a eu le cancer de l'utérus elle aussi, c'était il y a longtemps, elle a été malade en même temps que mon père mais elle n'est pas morte. Elle a arrêté de fumer, ou presque, maintenant elle se fait un petit cigare de temps en temps. Elle en avait bavé, elle avait passé un mois en chambre stérile, je sais pas comment elle a tenu.

- Mais c'était il y a vieux, m'a-t-elle dit. Maintenant ça se soigne vachement mieux, on guérit, après c'est qu'un mauvais souvenir, tu vas voir, allez, t'en fais pas.

Et elle rigolait, Edwige, alors que j'avais envie de l'étrangler, j'avais si peur, si peur.

Et à côté de la boulangerie il y a une femme que je ne connais pas et qui a un cancer du poumon. C'est la boulangère qui me l'a dit. Une nuit, les pompiers sont venus, on lui faisait les chimios sans Port-a-Cath (je t'en causerai, du Port-a-Cath, plus tard), et les produits lui avaient bouffé les veines et ça allait vraiment mal alors on a appelé les pompiers. "On", c'est son mari, sûrement. Je l'ai vue une fois, qui entrait dans le bistrot où j'ai mes habitudes, je l'ai reconnue tout de suite. Encore plus maigre que moi, fringuée comme une cancéreuse. On a notre uniforme, nous autres. Des vêtements trop larges parce qu'on se dit que c'est pas la peine d'en acheter d'autres. Pas repassés et vieux et élimés, ternis. Un foulard sur la tête, de couleurs vives pour mettre une touche de gaieté et damer le pion à la maladie et pas se laisser abattre. On est des mourants joyeux, on fait ce qu'on nous dit tout le temps, "garder le moral", ou alors on fait semblant, parce que sinon on est trop cruels avec les gens qui nous aiment et qui souffrent eux aussi faut penser à eux, bordel, manquerait plus qu'on fasse la gueule.

Je crois que cette femme à côté de la boulangerie est toujours malade, je crois qu'elle ne s'en sortira pas, maigre comme elle était, et ça fait si longtemps que ça dure. Elle est jeune, plus jeune que moi, et quand on en parle dans le village il faut bien dire qu'elle a du courage, surtout. Ne pas dire qu'elle va mourir, ne pas dire ce que pourtant nous savons tous : le cancer, t'en crèves, même si "La recherche avance". Il ne faut pas le dire parce que le cancer, tout le monde sauf moi sait ce que c'est, tout le monde a un parent ou un voisin ou un collègue ou un ami ou quelqu'un qui en est mort. Il ne faut pas le dire parce que le cancer, c'est là, c'est partout, c'est tout le monde mais surtout on n'en parle pas.

Silence.

On t'en parle quand tu y passes toi aussi, pourquoi toi ? T'es même pas vieille. Alors là on te dit que Mespoulet et la maîtresse du Sam et la voisine du boulanger et Edwige et plein d'autres ils sont là juste à côté de toi, un jour tu les vois et puis un jour tu les vois plus, c'est parce qu'ils ont "des problèmes". Quand tu penses à leur mari, à leur fille, à leur mère, si c'est pas malheureux tout ce qu'ils endurent. Comme s'ils avaient besoin de ça. On te raconte que pour eux c'est vraiment pas juste et on te dit à toi que tu dois "garder le moral" parce que maintenant ça se guérit bien ; y'a qu'à voir Edwige et Mespoulet et la patronne du Sam, regarde comme ils vont bien. Faut pas t'en faire.

Mais surtout faut rien dire. Ferme ta gueule et mets un foulard en couleurs sur ta tête et garde espoir.

Dans le village, j'ai dit que j'étais malade à deux personnes. Et tout le monde a été au courant. Le cancer, on n'en parle que quand c'est celui des autres.

Et pourtant le cancer il y a des gens qui en parlent tout le temps, qui écrivent sur le thème, ça intéresse tout le monde, on veut des détails et on les a. Mais ce n'est pas dans mon village, ce n'est pas dans ma rue, c'est dans les journaux, à la télé, sur le web, partout. Le cancer, il ne faut surtout pas en parler, surtout pas le raconter, surtout pas dire qu'on a mal et qu'on a peur, sauf si on est célèbre.

Laurent Fignon, rends-toi compte, un athlète. Il a annoncé son cancer alors que je venais juste de faire connaissance avec le mien. Et puis Johnny. Avant ça, il y avait eu cette anglaise, j'ai oublié son nom, qui a voulu être filmée jusqu'à la fin, on trouvait ça pas très correct, cet exhibitionnisme. Depuis, il y a eu Giesbert qui a écrit un roman autobiographique ; il est passé chez Ardisson. Tu as remarqué sûrement, Ardisson invite toujours des cancéreux qui ont écrit un bouquin. Ou alors des vrais pauvres. Giesbert a eu la prostate, lui aussi, comme le père Mespoulet. Et Bernard Giraudeau a un "cancer chronique". Tous ces gens parlent de leur cancer, fondent des associations, écrivent des livres, passent à la télé, remuent ciel et terre, font tout un patakès parce que figure-toi que le cancer il faut en parler.

Alors moi je m'y perds. On en parle ou pas ? On en parle, mais qui ? Quand ? Giesbert et Giraudeau sensibilisent l'opinion et interpellent les pouvoirs publics, et toi tu mets les gens mal à l'aise avec tes salades et t'as pas encore compris qu'il fallait ménager ton entourage. On en parle sur les plateaux de Canal mais pas dans mon village. On en parle dans les médias parce que tout le monde est concerné et ça, tu vois, on le dit pas assez ; mais on se tait parce que ça sert à rien de réveiller de vieilles douleurs et de mauvais souvenirs, et même c'est méchant de faire peur aux gens avec ta gueule de cadavre, tes fringues qui battent au vent et ton foulard pas assez joyeux, il est marron et ni rose ni bleu ciel, t'exagères.

On en parle quand on a quelque chose à dire et qu'on a la légitimité pour ça. Je ne suis ni cycliste, ni rock star, ni journaliste (ha, ha, ça c'est le plus drôle, je trouve). Alors je devrais penser un peu moins à moi et un peu plus aux autres, je devrais arrêter de parler tout le temps du cancer. Tu trouves pas ?





Le lien du jour, t'y couperas pas, lecteur : va voir [La Maison du cancer](#) de Giraudeau, ça c'est un mec qui a du courage. Surtout qu'il était trop beau mec quand il tournait avec Carole Laure, t'a vu la tête qu'il a maintenant ? C'est vraiment une saloperie le cancer, ça t'esquinte et ça te fout des rides.

26.04.2010

## Spécial été : maigrir

Ce qui m'énerve le plus chez les gonzesses, c'est leur obsession de perdre du poids. Tu veux être désagréable avec une femme, tu lui dis juste qu'elle a grossi. Ça suffit pour qu'elle te déteste.

Alors bien sûr, avec mon mètre soixante (soixante-et-un, exactement) et mes cinquante kilos, je peux faire la maline. Les régimes et les regards anxieux dans toute vitre capable de réfléchir ma silhouette, je connais pas. D'ailleurs tout le monde vous le dira : je ne suis pas "féminine". C'est à dire que je ne me maquille jamais, je ne porte pas de bijoux, je dépense dix euros par an en petites culottes vendues par trois au Super U du coin, je mange plein de chocolat et je n'achète jamais de yaourts qui font maigrir.

Avant de tomber malade, je pesais cinquante-cinq kilos (et je mesurais un centimètre de plus). J'ai perdu un kilo par cure de chimio. Et depuis, je reprends tranquillement un kilo par mois. Je recommence à remplir mes jeans. À l'issue des traitements, je frisais les quarante-sept kilos. Quarante-huit, je ne sais plus très bien. Deux ou trois kilos de plus que quand j'avais quinze ans. Mais quand j'avais quinze ans c'était joli : les demi-mandarines miniatures qui me servent de nichons tenaient en l'air sans effort, le cul pareil, la peau était fraîche et tendue et lisse. Trente ans plus tard, quand tu fais le poids d'un moineau, tu ressembles surtout à une poule mal plumée. La peau garde le souvenir de la graisse disparue (même quand tu es maigre tu as de la graisse là, là et là). Les demi-mandarines sont affaissées et te tombent sur le ventre. Le cul pendouille au bas d'une chute de reins qui n'a plus rien du tout de glamour. La taille ? Tu pèses une plume mais tu n'as pas de taille pour autant. Ça c'est parce que t'as pas de hanches. Tu es un tas d'os caché dans des fringues trop grandes, et là tu regrettes quand même les quelques kilos qui au moins donnaient l'illusion de formes là, là et là. Tu regardes tout ça dans la glace de la salle de bains et tu te dis que tu n'es qu'un squelette habillé d'une vieille peau que les chimios ont asséchée, rendue grise et terne. Rien à voir avec la légèreté lumineuse de tes quinze ans. Tu es malade et ça se voit.

Déjà, l'année dernière, quand je voyais les pubs à la télé pour les gâteaux qui ne rendent pas coupable et les céréales qui t'empêchent de manger, je ricanais. Et j'interpellais la télé :

- T'as qu'à faire une chimio, saucisse, tu verras si tu maigris pas !

Ça me faisait beaucoup rire mais ça n'amusait que moi. L'homme et le fiston trouvaient que mon humour était de très mauvais goût. C'est ainsi que j'apprenais qu'ils avaient peur.

Cette année, c'est fiston qui engueule les filles longilignes qui n'osent pas manger leurs fameuses céréales ou sont saisies d'angoisse en sortant de l'armoire la jolie petite robe pour mettre par-dessus le maillot. C'est lui qui leur dit qu'un bon cancer, y'a rien de tel pour rentrer dans tes nippes, pouffiasse. Le fiston n'a plus peur. Ou alors il s'est habitué.

Et c'est là que je me rends compte que le correcteur orthographique de mon éditeur de texte ne connaît pas le mot "pouffiasse".

Tout ça pour dire que si même moi, qui ne suis pas "féminine", je te dis que le cancer rend moche, c'est que vraiment.

Alors, c'est quoi ne pas être moche ? Eh bien je vais te le dire, cramponne-toi, c'est du lourd. Ne pas être moche c'est être ridée, tiens. C'est être un peu rembourrée, même, si tu veux. C'est avoir les demi-mandarines qui ne s'écroulent pas, c'est ne pas avoir une peau de vieux lézard qui s'écaille. Ne pas être moche, c'est ne pas avoir un corps qui porte les signes de la maladie. C'est pouvoir marcher en se tenant droit.

Ne pas être moche, c'est être en bonne santé. C'est avoir la peau adaptée juste pile à la taille de tes bourrelets, avec la bonne couleur d'une peau pas malade. C'est ne pas être toute pourrie de l'intérieur.

Et quand je vois les gamines de seize ans boudinées dans des tee-shirts moulants qui accusent le pneu au-dessus de la ceinture serrée du pantalon, l'autre double pneu de part et d'autre de la sangle d'un soutif bien rempli, quand je considère ces filles grassouillettes qui ont les cuisses qui se frottent à chaque pas, je les trouve mignonnes et tellement jolies. Quand tu penses qu'elles ne veulent qu'un truc, les pauvresses, c'est maigrir, ça te tord les tripes. Et puis toi tu mets les tee-shirts de l'homme, ceux qui sont très très larges, pour cacher tes omoplates.

Mais c'est vrai que je suis sapée comme un sac. Jusqu'à présent, je m'en fichais éperdument. Sauf qu'aujourd'hui, va savoir pourquoi, j'ai voulu acheter des fringues de meuf. Des jolies choses toutes fraîches et bien jolies, des trucs qu'on met l'été, des trucs de fille, quoi. Alors je suis allée à Albasud et j'ai sorti la carte bleue. J'ai acheté des machins tout mignons, j'ai bien regardé sur les étiquettes si elles mentionnaient exactement "38-40". 38 pour tout de suite, 40 pour quand j'aurai récupéré les kilos qui me manquent encore là, là et là.

T'imagines pas, lecteur, c'est la première fois de ma vie que j'achète des trucs de fille. Je me sentais mal, dans les rayons, un peu comme dans un pays étranger, tu vois.

Et dans la galerie marchande, alors que je repartais vers le parking, j'ai été harponnée par une dame toute souriante assise derrière une petite table :

- Madame madame ! Bonjour ! Vous voulez maigrir !

Elle ne me posait pas une question, je te jure. Elle affirmait. J'étais Madame-vous-voulez-maigrir. La dame tout sourire ne s'attendait sûrement pas à ma réponse qui a fusé, définitive :

- Non.

Et après je suis sortie en éclatant de rire. Mais quelle conne, celle-là ! Elle a des bras on dirait mes cuisses !

Le lien du jour, lecteur, regarde comme je t'ai gâté : je te renvoie chez Giraudeau pour lire [La perte de poids : l'ennemie du malade](#). Parce que le jour où c'est toi qui auras un cancer à ton tour, tu vas voir : tout le monde autour de toi ne s'occupera plus que de te faire bouffer à tout prix.



Et ne t'étonne pas si je te mets une bombe atomique dans la photo du jour. Regarde-la bien. Mignonne, hein ? Et pourtant, elle est comme moi : juste un tas d'organes avec de la peau autour. Si ça se trouve elle aussi, elle est toute pourrie de l'intérieur. Mais ça, n'y pense pas, va.....

Dominique Bardel